Jean-Claude Germain : le théâtre de l’Histoire
Jacques Allard

Numéro 147, automne 2012
URI : https://id.erudit.org/iderudit/67347ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)
Lettres québécoises inc.

ISSN
0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article
Jean-Claude Germain: le théâtre de l’Histoire

L’homme est légion et l’œuvre à son image. Auteur de comédies parodiques, de récits et d’essais historiques, journaliste, animateur, chroniqueur, chercheur, administrateur culturel, mais avant tout écrivain passionné d’histoire, Jean-Claude Germain est de ceux qui, à partir des années soixante, inventent la littérature québécoise en déconstruisant le récit national.

Une gaieté moqueuse


La gaieté moqueuse se trahit aussi dans la chatouille de ses premiers textes de scène, comme Diguidi, Diguidi Ha ! Ha ! Ha ! Ce style à rebrousse-poils continue avec la cofondation du journal L’Illétré (1970) ou dans plusieurs autres pièces de l’époque : Si Aurore m’était contée (Aurore, l’enfant martyre, bien sûr) ; Le roi des mises à bas prix, écho d’une pub de l’époque (« Faucher, le roi des bas prix ») ; Les hauts et les bas de la vie d’une diva : Sarah Ménard par eux-mêmes, fameuse « monologuerie » d’une Sarah Bernhardt du Québec.


Les histoires qui font l’Histoire


Tout en assurant la mise en scène de spectacles (et la publication des textes produits), l’écrivain a aussi été et demeure un intervenant bien connu de la vie culturelle. Ce qui illustre le débordement de la vie et de l’œuvre, l’engagement d’un écrivain dans la Cité, disons même : la Nation. Ce qui lui a valu plusieurs distinctions dont les prix Victor-Morin et Gascon-Thomas, ou encore l’introduction comme chevalier dans l’Ordre de la Francophonie (La Pléiade).

Relire, mais en riant

Quand on parcourt Le feuilleton de Montréal, une chronique étalée sur quatre siècles, exploitant chaque année, de 1642 à 1992 (quel défi !), on découvre la riche collecte dont Germain fait un assemblage très parlant (dialogué ou non) d’événements majeurs et de petits faits de la vie quotidienne. Le tout assorti d’encarts et d’images d’époque : portraits connus ou non de personnages publics d’ici ou d’ailleurs, notes contextuelles, clins d’œil, tout cela qui fait trois magnifiques tomes, lesquels comprennent aussi un index (noms cités) et une bibliographie considérable. C’est que relire en riant, comme le fait Germain, ne suppose pas dire n’importe quoi, n’importe comment. Ses travaux sont sérieusement documentés, tout en étant traités comme des articles qui seraient publiés en feuilleton dans un journal.

On se régale donc de ces trois pages qui racontent l’année sur laquelle on tombe, en ouvrant l’un de ces tomes. Disons 1666, l’année où votre ancêtre si fêlon serait arrivé. Montréal avait alors 584 âmes, Québec 555, la Nouvelle-France 3418. L’intendant Talon se désespère justement de la petitesse de la population. On marque
d’ailleurs de femmes et peut-être de ce désir du conjugo : il y a 747 femmes toujours célibataires, sans compter la concurrence qui court dans les bois ! Quoi qu’il en soit, votre ancêtre a fini par se mettre courageusement à l’ouvrage. Il ne fallait pas se fier à Colbert qui venait de rappeler au sieur intendant que le Canada est au service de la métropole et non le contraire. De son côté, le Canadien Charles Le Moyne s’en prend à ce moment-là au nouveau gouverneur de Montréal, M. de Courcelle, arrivé récemment de France : il a lancé une expédition contre les Iroquois sans tenir compte des rôgues de l’hi- ver. Pendant ce temps, Radisson est à Londres, la ville qui brûle après avoir subi une peste qui a fait 68 000 victimes. À Paris, dans les vitrines des libra- ries, l’ouvrage de Pierre Boucher (de Boucherville) : L’Histoire véritable et naturelle des productions du pays de la Nouvelle-France, vulgairement dite Canada.

La Défaite et la Conquête

D’autres tableaux et de plus percutants ? Les pages consacrées à l’année 1759 sont particulièrement mordantes, qui mettent en scène Montcalm et Wolfe, « deux perdants nés, paranoïaques et dépres- sifs. Deux médiocres qui ont atteint leur degré d’in- compétence et que la crainte d’être démasqués pousse à la témérité ». Sur les plaines d’Abraham, le premier « choisiria la seule ligne de conduite qui lui garantirait la défaite ». Le second qui « souffre de gra- velle, de rhumatisme, de dysenterie... [une] personne irritable et atraibiable... piètre stratégie et indécis » gagnera, lui, son improbable pari. En mourant évidemment pour la gloire, comme son vis-à-vis qui a tenu à se battre à l’européenne, plutôt que d’épouser la guérilla canado-américaine. Une bataille rangée de quinze minutes qui décidera du sort de la Nouvelle-France. C’est cette Défaite, comme dit à juste titre l’auteur, que nos historiens traditionnels ont appelée « Conquête », en se met- tant curieusement à la place du conquérant.

Nous étions le nouveau monde

La manière « germaine » s’épanouit dans les deux tomes de Nous étions le nouveau monde, où les chroniques du feuilleton s’allongent en pages plus nombreuses, sans empêcher l’essayiste de théâtra- liser son récit savant. Dans le premier tome, le beau titre s’explique en exergue : le nouveau monde, c’est d’abord les gens qui arrivent, ceux et celles qui feront l’Amérique française. Quant à l’objectif de l’auteur, il est de lutter contre « l’inconnaissance [qui] demeure un choix de la conscience ». Il faut contrecourir l’oubli et les « objecteurs de mémoire ». En commençant par rappeler le sens de « canadien » et de « canadien-français » avec ou sans majuscules, et les différences qui nous feront québécois, en notant bien que « la langue française n’est pas une réminiscence, un souvenir, une nostalgie, une idée fixe, une obsession ou un entêtement, c’est l’élé- ment constitutif de notre être collectif, de notre identité et de notre originalité ».

Tant de personnages

La vingtaine d’essais suivants privilégie Montréal, en célébrant en particulier Jeanne Mance, la femme moderne de 1640. À côté de la cofondatrice de la ville, passeront plus tard d’autres femmes, parfois libertines comme Anne Lamark dite La Folleville, Aubergiste « bien pendue de la jactance et bien fange- due de l’abricot... qui inspire la débauche et respire le scan- dale ». Défieront aussi les guerriers canadiens qui déferont Washington lui-même. On verra aussi festoyer les bourgeois du Nord-Ouest, seigneurs de la fourrure, les Chaboollez, Cotté, Blondeau, Desrivières, Fraser, McGill, McTavish... qui fonde- ront la « Coterie du castor », connue aujourd’hui comme le « Beaver Club ». Bien sûr, resurgira Montcalm, le petit mar- quis « contraire » qui s’illustrera dans « La grande couillon- nade » des Plaines en 1759. Ne sont pas oubliés non plus ceux que le théâtre dérange, comme le sulpicien Désézry, ou passion- née, comme Joseph Quesnel, auteur de la première pièce en 1790 : la comédie Colas et Colinette... Les évêques Plessis et Lartigue qui s’agencouillent devant le « Rule, Britannia ». Et tant d’autres personnages : le chroniqueur a la mémoire longue. Son index vous sera bien commode.

L’ombre de Papineau

Le second tome de Nous étions le nouveau monde (1789- 1839), plus copieux que le premier, laisse une grande place, comme on pouvait s’y attendre, aux faits et aux actes politi- ques, de Durham (« Le bonhomme Seven O’clock ») à Papineau (« né avec un toupette et du toupeau »). L’exergue annonce bien le thème : « On ne juge pas de la liberté à sa seule lumière, mais à l’ombre qui la suit ou la précède. » D’où l’importance donnée aux Canadiens (Canayens) et Patriotes, à leurs batailles et autres rebellions, tout en en raillant cer- taines : par exemple la guerre canado-américaine de 1812, où Salaberry livre la fameuse bataille de Chateauguay. De fait, c’est ici le point de vue patriote qui triomphe plus que jamais dans la mise en valeur des faits. Entre autres : le combat pour la langue et la démocratie face à des gouvernants inéptes, souvent voleurs ou corrompus. Avec tous ces détails qui font rire ou attristent : la vanité du gouverneur Craig, la cruauté des émules de Wolfe l’incendiaire. Détails, détails, diront certains, mais qui disent beaucoup du drame « shakespeareian » vécu à cette époque où les McGill, Molson, Monk, McCord et compa-gnie combattent les Canadiens. Ainsi, après avoir lu Germain, on lit autrement le nom de moulte rue de Montréal où se perpétue la mémoire des maîtres de jadis.

Un épisode dans le cœur

Un de ces détails qui donnent tant de belles pages dans les derniers chapitres et dont vous n’avez pas souvent entendu parler : l’histoire du chef patriote Girod. Trahi par un certain Turcotte, son « ami », le Suisse d’origine se suicide devant la troupe venue l’abattre, mais ce ne sera pas assez pour lui de mourir : son corps sera jeté dans un trou « à l’intersection des rues Saint-Laurent et Sherbrooke, tout nu, sans cercueil, et avec un épisode plongé dans le cœur ». Ne cherchez pas la plaque qui rappellerait l’événement.

La prophétie du vieux chef

Le dernier chapitre de ce Feuilleton des premières (entendu au double sens courant et théâtral) donne la parole à Papineau.
Jean-Claude Germain

Le vieux chef prédit dans son dernier discours (le 17 décembre 1867) que notre « nationalité [est] toute formée, grande et grandissante sans cesse [...], qu’elle ne peut être confinée dans ses limites actuelles, qu’elle a une force d’expansion irrésistible, qu’elle sera [...] composée d’immigrants venus de tous les pays du monde [...] de toutes les races d’hommes [...] avec leur mille croyances religieuses... ». L’auteur des fameuses 92 résolutions n’était pas chauvin. Il voyait grand. Et loin.

Concluons là-dessus, avec les derniers mots de Jean-Claude Germain : « Chaque fois qu’une affirmation encore plus forte de notre identité politique lui fait écho, l’ombre de Papineau s’agrandit à la taille de l’indépendance. »

BIBLIOGRAPHIE (livres) de JEAN-CLAUDE GERMAIN

THÉÂTRE

- Le roi des mises à bas prix, Montréal, Leméac, 1972.
- Un pays dont la devise est je m’oublie, Montréal, VLB éditeur, 1976.
- Mamours et conjugal, Montréal, VLB éditeur, 1979.
- A Canadian Play / Une plaire canadienne, Montréal, VLB éditeur, 1983.
- Les nuits de l’indiva, Montréal, VLB éditeur, 1983.

HISTOIRE

- Nous étions le nouveau monde, Montréal, Hurtubise, 2009 ; tome 2, Montréal, Hurtubise, 2012.

CONTES

- Le cœur rouge de la bohème – Historiettes de ma première jeunesse, Montréal, Hurtubise, 2008.

ESSAI

- De tous les plaisirs, lire est le plus fou, Montréal, Isabelle Quentin éditeur, 2001.

TRADUCTION

- Rue Fabre, Centre of the Universe, Montréal, Vehicule Press, 2012.